

Pendant que je philosophais ainsi, mon oncle plus positif, cherchait le fameux bloc d'or solide.

— Nous ne sommes pas venus ici pour le simple plaisir d'examiner des roches luisantes, me dit-il, avançons plutôt.

Nous reprîmes notre route, tout en examinant minutieusement les plis des hautes parois. Les différentes positions que nous étions forcés de prendre imprimaient à nos lumières des mouvements de toutes sortes, et les rayons plus ou moins éclatants qui s'en échappaient, rencontrant sur leur chemin, à mesure que nous avançons, les têtes des stalactites, produisaient dans la voûte et dans la partie supérieure des longs pans, des ombres mouvantes, tantôt noires, tantôt grises, d'autrefois brunes, sur un fond de cristal vert pâle.

Mon imagination me faisait voir, au milieu de cette fantasmagorie, des fées de toutes les grandeurs fuyant effarouchées à notre approche, mais ayant des étoiles aux pieds au lieu des porter au front, contrairement à la mode suivie par les fées conues.

Mon oncle, qui ne s'occupait guère de la voûte, lui, s'arrêta brusquement.

— La colonne d'or ! regardes, Maxime, la colonne ! et il indiquait à une distance un objet quelconque.

— Où ça, cette colonne ? je ne la vois pas.

— Là-bas, à gauche, regardes bien ; pas en haut, en bas plutôt ; entends-tu les gouttes d'eau qui tombent dessus ? Vois-tu ?

STANISLAS COTÉ.

(La fin au prochain numéro)

LA FEMME EN COCHINCHINE

DANS les contrées annamites, quand un mari a à se plaindre de sa femme, il n'a pas à se gêner pour la punir. Cependant, il ne se presse pas et laisse gravement passer la première émotion que la faute commise peut avoir produite sur lui.

Après son repas, quand il a bu son thé, fumé sa cigarette et chiqué son bétel, il se met en costume convenable, prend un air magistral et dit à sa femme d'apporter son rotin.

La femme obéit respectueusement et vient se coucher sur une nattes, aux pieds de son mari. Celui-ci frappe sur le dos trois ou quatre coups d'abord, puis fait une petite morale bien sentie sur les devoirs d'une épouse comme il faut envers son digne époux.

A chaque point et subdivision du discours, le mari fait une pause qu'il emploie à renouveler les coups de rotin ; la dame demande pardon, pleure, gémit et promet qu'elle ne recommencera jamais. Le mari lui rend la verge ; elle salue et se retire en remerciant poliment.

Après le repas du soir, on recommence la même cérémonie ; on en fait de même avant le coucher, car toute correction se fait en trois temps. C'est aussi de cette manière qu'on corrige les enfants et les serviteurs.

Tout procédé moins solennel, une tape, une brusquerie, comme on fait chez nous, n'engendrerait que le mépris.

Mais les torts sont bien quelquefois du côté du mari. En Cochinchine comme aux États-Unis, la femme a souvent raison ; au fond, elle ne croit jamais avoir tort, la bonne volonté ne lui manquerait pas non plus, mais la force faisant défaut, elle a inventé un moyen qui concilie tout.

Dès que le mari coupable a quitté la maison, elle se saisit du chien, du chat ou de tout autre animal lui appartenant, quelquefois même d'un de ses enfants, et décharge à son aise sa colère contre eux. A son tour elle prend la verge, fait une bonne morale à l'adresse du mari absent et l'assaisonne de coups aussi bien appliqués que ceux qu'elle a reçus.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Vous souffrez beaucoup du mal de dents. Nous allons calmer ces atroces douleurs par un remède bien simple. Broyez du persil avec un peu de sel, roulez en forme de boule et introduisez dans l'oreille du côté où les élancements sont le plus intenses.

CHEMIN D'ÉTOILES

Je sais, loin de la vie, un stellaire chemin
Où, sur d'étranges fleurs, s'allument des rosées,
A l'heure où la chimère aux ailes embrasées
Vers les cieux sans soleil tente un vol surhumain.

Par delà les couchants teints d'or et de carmin,
Il ouvre un horizon de plaines alisées
Par les larmes de feu de la nuit arrosées ;
Et mon rêve pensif m'y guide par la main.

O refuge sacré de mes mélancolies !
Les constellations, comme un champ d'ancolies,
M'y tendent la douceur subtil d'un poison.

Et, captif visité du sommeil qui délivre,
Je bois l'oubli d'aimer, je fais l'horreur de vivre
Dans leur coupe innombrable où s'endort ma raison.

ARMAND SYLVESTRE.

LA

PORTEUSE DE PAIN

PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)

LII

IL était dix heures du matin. Lucie venait d'empaqueter un corsage qu'elle se préparait à reporter aux ateliers de Madame Augustine. Elle prit son paquet, sortit de chez elle, referma la porte et alla frapper à l'huis du logement de Lucien, qui se trouvait, nous le savons, sur le même carré. La voix du jeune homme répondit :

— Entrez !

Lucie ouvrit la porte et franchit le seuil. Assis devant une table, Lucien dessinait. Il se leva vivement pour courir à la rencontre de la visiteuse.

— Soyez la bienvenue, mon amie ! s'écria-t-il.

La fille de Jeanne Fortier, au lieu de lui répondre, lui prit les deux mains et le regarda bien en face.

— Comme vous êtes pâle ! fit-elle ensuite avec émotion et d'un ton de reproche. Vous avez encore passé une partie de la nuit ?

— Mais...

— Il n'y a point de mais... Est-ce vrai, oui ou non ?

— Eh bien, oui, répliqua Lucien.

— Je vous l'avais défendu.

— Je ne pouvais obéir. Il me faut ce soir livrer des dessins très pressés.

— Mais vous vous tuez à ce travail si mal rétribué.

— Que voulez-vous, mon amie ! Il est misérablement payé sans doute, mais enfin il me donne le pain de chaque jour.

— Vous devriez gagner cent fois plus !

— Certes ! mais il faut pour cela que la chance m'arrive ! Partout où je me présente, on me répond d'une manière invariable : " Nous n'avons besoin de personne en ce moment. Attendez." Et j'attends, j'attends sans cesse.

LIII

Le silence d'un instant qui suivit ces paroles fut rompu par la jeune fille.

— Lucien, dit-elle d'une voix douce, j'ai un reproche à vous adresser.

— À moi, mon amie ? demanda Lucien.

— Oui.

— Qu'ai-je donc fait ? Qu'avez-vous à me reprocher ?

— Une chose grave.

— Laquelle ?

— Vous perdez courage.

Lucien, le front baissé, balbutia :

— Pourquoi croyez-vous cela ?

— Parce que je le vois. Au lieu de vous raidir contre la mauvaise chance, vous courbez la tête devant elle, comme vous la courbez en ce moment devant moi. Notre tendresse mutuelle devrait cependant vous donner de la force et de l'énergie. Est-ce que vous ne m'aimez plus ?

— Ah ! s'écria Lucien, c'est mal et c'est cruel de m'adresser une pareille question ! Vous savez bien

que je vous aime de toute mon âme et plus que tout au monde !

— Non, je ne le sais pas. Si vous m'aimiez vous n'usiez pas vos jours et une partie de vos nuits à des travaux qui vous donnent à peine le strict nécessaire !

— Mais que voulez-vous donc que je fasse ?

— Ce que font ceux qui ne volent pas et qui pourtant arrivent ! Imposez votre mérite ! Ne vous laissez pas de frapper aux portes qui refusent de s'ouvrir. Frappez encore. Elles s'ouvriront.

— Mais, à frapper ainsi aux portes rebelles, les heures de mes journées passeront, il ne me restera plus le temps de gagner ce que vous appelez avec raison le strict nécessaire, le morceau de pain qui permet de vivre.

— Ne vous ai-je pas dit déjà que j'avais quelques économies. Elles sont à votre disposition. C'est à mon fiancé, c'est à mon futur mari que je les offre.

— Je n'accepterai jamais cela ! s'écria le jeune homme.

— Lucien, vous me faites beaucoup de peine, reprit la fille de Jeanne Fortier. Vous me refusez la joie de vous venir en aide parce que je suis une femme ! c'est cruel. Mais enfin vous avez des amis de collège en position de vous être pécuniairement utiles. Pourquoi ne vous adressez-vous pas à eux ?

— Mendier ! fit Lucien avec amertume.

— Quel mot venez-vous de prononcer, mon ami ! Demander les moyens d'attendre du travail, est-ce solliciter une aumône ? Me connaissez-vous donc assez mal pour me croire capable de vous pousser à une démarche humiliante ?

— Eh ! ma pauvre Lucie, je les ai vus, ces amis dont vous parlez !

— Eh bien ?

— Ils m'ont accueilli avec une gracieuseté banale, jusqu'au moment où ils ont compris que j'avais besoin d'eux. Puis sont venus les faux-fuyants et les fins de non-recevoir. Je me suis éloigné la tête basse, le cœur meurtri.

— Tous ont été ainsi ?

— Tous.

— Même ce jeune homme pour qui vous éprouviez une affection particulière et dont vous vantiez les qualités hors ligne ?

— Georges Darier, mon camarade d'enfance, mon inséparable du collège Henri IV.

— L'avez-vous vu, celui-là ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas où il demeure. Nous ne nous sommes point rencontrés depuis six ans.

— Habite-t-il Paris ?

— Je l'ignore.

— Quelle est sa carrière ?

— Il faisait son droit. Il se destinait au barreau.

— S'il est avocat, il doit être facile de le trouver.

— Sans doute. Mais à quoi bon ? Ne sera-t-il point comme les autres ? Si je le retrouve, n'emporterai-je pas de notre entrevue une désillusion, une déception nouvelle ?

— Qui sait s'il ressemble aux autres ? Qui sait si son cœur n'est pas resté pour vous ce qu'il était jadis ? Un pressentiment m'avertit que vous avez en lui un ami véritable. Pour l'amour de moi, Lucien, cherchez-le.

— Vous le voulez ?

— Je vous en prie.

— Eh ! bien, chère Lucie, votre volonté sera faite.

— Bientôt ?

— Dès aujourd'hui.

— Et vous ne perdrez plus courage ?

— Non.

— Vous me le promettez ?

— Je vous le jure !

— Voilà une promesse qui me soulage d'un grand poids, dit la jeune fille avec un sourire. J'étouffais... maintenant, je respire... j'étais triste en entrant chez vous, j'en sors joyeuse. A bientôt, mon ami ! Je vais à mon magasin et je compte que vous aurez une bonne nouvelle à m'annoncer quand nous nous reverrons ce soir.

— A ce soir, ma Lucie bien-aimée !

La jeune fille se pencha vers son fiancé et lui présenta son front. Lucien appuya ses lèvres sur ses cheveux épais et soyeux, puis l'enfant s'élança